



HAL
open science

Science-fiction et urbanophobie

Alain Musset

► **To cite this version:**

Alain Musset. Science-fiction et urbanophobie. Station Metropolis-Direction Coruscant. Ville, science-fiction et sciences sociales, Le Béal, 2019, 284344957X. halshs-02362762

HAL Id: halshs-02362762

<https://shs.hal.science/halshs-02362762>

Submitted on 18 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

))) ALAIN MUSSET (((



STATION
METROPOLIS

VILLE, SCIENCE-FICTION ET SCIENCES SOCIALES

DIRECTION
CORUSCANT



STATION METROPOLIS
DIRECTION CORUSCANT



ALAIN MUSSET

STATION METROPOLIS
DIRECTION CORUSCANT

VILLE, SCIENCE-FICTION ET SCIENCES SOCIALES

Dans la collection « Parallaxe »
aux éditions du Béliâl'

- *La science fait son cinéma*, de Roland Lehoucq et Jean-Sébastien Steyer
- *Comment parler à un alien ?*, de Frédéric Landragin

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliâl'
50 rue du Clos
77670 Saint Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

© 2019, Alain Musset

© 2019, le Béliâl', pour la présente édition

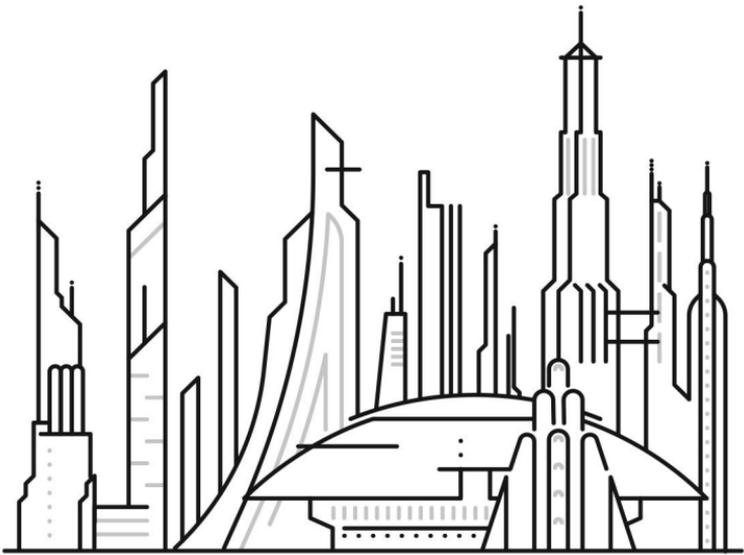
Illustrations et couverture © 2019, Cedric Bucaille | Agence & Pourquoi Pas ?

Merci à Joachim Albertini pour sa participation à la relecture

Collection « Parallaxe » dirigée par Roland Lehoucq

SOMMAIRE

Science-fiction et urbanophobie	11
PREMIÈRE PARTIE : DE LA MÉGALOPOLE À LA MONSTRUOPOLE	
Villes géantes	23
Villes verticales	41
Villes insoutenables	59
DEUXIÈME PARTIE : CASTES ET CLASSES DANS LA VILLE DE DEMAIN	
Argent, gloire et pouvoir	79
Les damnés de la ville	97
La dialectique du haut et du bas	115
TROISIÈME PARTIE : GÉOGRAPHIES DE LA PEUR	
Les bidonvilles du futur	135
Des villes criminogènes	151
Murs et ghettos	169
QUATRIÈME PARTIE : VILLES SOUS CONTRÔLE	
L'ombre du <i>mall</i>	189
La ville du futur, entre totalitarisme et démocratie	207
Les nouveaux panoptiques	227
Utopie ou révolution ?	247
Bibliographie	257



SCIENCE-FICTION
ET URBANOPHOBIE

EN GÉNÉRAL, la science-fiction n'est pas tendre pour les villes. Plus elles sont peuplées, puissantes, brillantes, plus elles méritent d'être outragées, brisées, martyrisées. En prenant comme exemple des mégapoles telles que New York, Tokyo, Calcutta ou Mexico, écrivain et écrivaines, scénaristes et cinéastes d'anticipation les ont représentées comme des organismes monstrueux qui écrasent les individus et détruisent les sociétés traditionnelles. Depuis la *Metropolis* de Fritz Lang (1926) jusqu'à la cité-planète de Coruscant imaginé par George Lucas pour la saga *Star Wars*, les cités du futur et parfois de l'ailleurs⁽¹⁾ semblent toutes bâties sur les mêmes schémas dystopiques : gigantisme, surpopulation, hyper-concentration des activités industrielles et commerciales, pollution, violence, peur de l'autre, racisme, oppression des minorités ethniques, exploitation des classes sociales inférieures au profit d'une élite sans cœur et sans scrupule — sans oublier un péché impardonnable, la destruction de la nature. La New York de *Soleil vert* (1973), la Los Angeles de *Blade Runner* (1982), la Détroit de *Robocop* (1987), ou la Neo Seoul de *Cloud Atlas* (2012) ne dérogent pas à la règle⁽²⁾.

Cependant, ni Ridley Scott ni Richard Fleischer n'ont inventé cette détestation générale de la ville. Celle-ci plonge ses racines dans un XVIII^e siècle européen largement influencé par les *Bucoliques* et les *Géorgiques* d'Ovide, grand poète latin qui ne supportait plus de vivre à Rome — la première cité globale de notre histoire. Jean-Jacques Rousseau, mais aussi Bernardin de Saint-Pierre et d'autres écrivains moins connus ont ainsi contribué à construire la figure du berger ou du paysan simple et vertueux qui se moque des mondanités et des vaines préoccupations du citoyen. Dans son roman de 1823,

Le Dernier Homme, où elle évoquait la fin de l'humanité (après avoir imaginé les aventures monstrueuses du docteur Frankenstein et de sa créature), Mary Shelley faisait remarquer que le bonheur n'était possible que dans une campagne paisible parsemée de petits villages sagement guidés par les anciens — loin des turbulences des cités industrielles ravagées par le feu, la fumée, l'avarice et le crime.

Aux États-Unis, cette idéologie anti-urbaine a été alimentée par les poèmes et les essais de Ralph W. Emerson et par les romans naturalistes de H. J. Thoreau. Dans *Walden ou la vie dans les bois* (1854) Thoreau dénonçait déjà l'entassement et la promiscuité caractéristiques des villes de son époque. New York comptait alors presque 700 000 âmes, loin cependant derrière les 2,5 millions d'habitants du grand Londres... Fils de pasteur et contemporain de Thoreau, Ralph W. Emerson pensait que le principal crime de vie urbaine était d'avoir éloigné l'homme de Dieu en le séparant de la nature. D'après lui, c'est dans une forêt que l'on prend conscience de notre vraie place dans le monde, entre les mains du Créateur, et pas dans le labyrinthe artificiel de nos cités sordides qui ne sont qu'une parodie de la Création. Finalement, ce n'est pas un hasard si, dans *Le Retour du Jedi* (1983), ce sont les petits Ewoks, installés dans les arbres gigantesques de la lune forestière d'Endor, très loin de Coruscant et de ses fastes, qui permettent aux rebelles guidés par Han et Leia de triompher des forces du Mal !

Cette interprétation purement négative du monde urbain n'est d'ailleurs pas réservée au seul monde nord-américain, comme l'a montré la géographe Joëlle Salomon Cavin dans plusieurs de ses ouvrages en popularisant le terme d'« urbaphobie ». Spécialistes en histoire contemporaine, Arnaud Baubérot et Florence Bourillon ont préféré utiliser le mot « urbaphobie », mais le constat reste identique : les sociétés occidentales ont longtemps méprisé les grandes agglomérations, préférant idéaliser les modes de vie ruraux et parer de

toutes les vertus les robustes habitants de la campagne. C'est le constat dressé par Steven Amsterdam dans son roman *Ces choses que nous n'avons pas vues venir* (2009), dont le narrateur est un jeune enfant fuyant la ville avec ses parents pour échapper aux troubles provoqués par le dérèglement climatique. Quand il découvre la campagne pour la première fois avec des yeux émerveillés, il a l'impression, comme dans *Le Magicien d'Oz*, de passer d'un seul coup du noir et blanc au Technicolor : c'est à la fois un éblouissement et une révélation.

Bien entendu, on pourrait relier l'urbanophobie rampante de la science-fiction à la première figure universelle de la ville maudite : Babylone. Dans l'Apocalypse de saint Jean, toutes les perversités du monde urbain s'expriment dans l'image de la prostituée qui a vendu son corps et son âme pour de l'argent. Elle apparaît à la fin de la *Metropolis* de Fritz Lang sous la forme d'un robot auquel son créateur maléfique a donné l'apparence de la douce et pure Maria afin de dénoncer les vices de la grande ville où se concentrent tous les maux de la société moderne. Dans le roman de Harry Harrison qui a inspiré le film célèbre de Richard Fleischer, *Soleil vert*, le surnom de New York est Babylone-sur-Hudson : tout un programme ! Et c'est pour mieux condamner l'orgueil et le manque d'humanité des futurs habitants de Paris que René Barjavel a choisi une citation de l'Apocalypse comme exergue de la deuxième partie de son roman *Ravage* (1943), intitulé *La chute des villes* : « ... et les villes des nations tombèrent, et Dieu se souvint de Babylone la Grande, pour lui donner la coupe de vin de son ardente colère... »

Comme je l'ai montré dans *Le Syndrome de Babylone*, mon essai sur les géofictions de l'Apocalypse, Babylone n'est d'ailleurs pas la seule ville biblique ayant servi de cible à la colère divine et de modèle aux auteurs et auteures de science-fiction. Dans *La Guerre des mondes* de H. G. Wells, le vicaire rencontré sur la route par le héros du roman évoque le sort tragique de

Sodome et Gomorrhe quand il contemple les ruines accumulées après le passage des tripodes martiens. Dans *Los Angeles 2013* (1996), John Carpenter met en scène le futur président à vie des États-Unis, un bigot hypocrite aux pulsions totalitaires, qui fulmine contre les abominations de Los Angeles en la comparant lui aussi aux deux cités pécheresses pulvérisées par le soufre et le feu dans la Genèse. On pourrait ainsi multiplier les exemples d'interactions et de jeux de miroir entre la Bible et la science-fiction pour expliquer l'image presque toujours négative des métropoles du futur.

De fait, entre la mégalo-pole d'aujourd'hui et la monstruo-pole de demain, la frontière est ténue. C'est pourquoi il peut être intéressant et révélateur d'étudier ces villes imaginaires comme si elles étaient réelles, en utilisant les idées, les outils et les méthodes de la sociologie, de l'anthropologie ou la géographie urbaine. En effet, la science-fiction accompagne ou anticipe les transformations de la ville et des sociétés urbaines tout comme le font les sciences sociales⁽³⁾. Dans ces deux univers en apparence séparés l'un de l'autre, on voit émerger en parallèle des thématiques qui évoluent au fil du temps, qui se stabilisent, qui prennent racine ou qui s'effacent parce que d'autres sujets finissent par s'imposer.

Dans les années 1960-1970, la grande question était l'explosion démographique qui menaçait l'avenir de la planète⁽⁴⁾. Selon les projections de l'époque, Mexico aurait dû atteindre trente millions d'habitants en 1980 mais quarante ans plus tard on est encore loin du compte. La problématique environnementale a ensuite pris le relai avec les différents sommets de la Terre organisés par l'ONU depuis Stockholm en 1972 — même s'il a fallu attendre 1988 et la publication du rapport Brundtland, *Notre avenir à tous*, pour que la notion de « développement durable » s'impose dans nos esprits — plus que dans nos pratiques quotidiennes, hélas ! Aujourd'hui, chercheurs et chercheuses s'interrogent sur l'idée d'une « ville juste » qui

pourrait répondre aux besoins de tous ses habitants sans distinction de sexe, d'âge, de race, de couleur ou de croyance. Cette idée généreuse et sans doute utopique est menacée par l'accroissement des inégalités économiques partout dans le monde mais elle servira de fil conducteur au petit traité de géographie urbaine appliqué à des villes qui n'existent pas (ou pas encore) que le lecteur ou la lectrice tient entre ses mains.



Figure 1. La « nouvelle tour de Babel » qui sert de refuge au maître de la cité, Joh Fredersen (© Fritz Lang, *Metropolis*, 1927).

En imaginant les futurs possibles qui s'offrent à nous (en général tous aussi désastreux les uns que les autres), la science-fiction va nous permettre de mieux comprendre le monde contemporain. On peut en effet imaginer que les villes géantes de l'avenir finiront peut-être par recouvrir toute la surface de notre planète, comme la Trantor imaginée par Asimov dans le cycle de « *Fondation* » ou la Coruscant des films de *Star Wars*. Afin d'entasser le plus de personnes possible dans des espaces de plus en plus réduits, on bâtira pour elles (ou malgré elles) des gratte-ciels gigantesques qui défieront le ciel, à

l'image de la tour de Babel évoquée par Fritz Lang, encore lui, dans sa *Metropolis* (figure 1) Bien entendu, ces villes seront insoutenables et rendront cauchemardesque la vie de leurs habitants. Qui aimerait se promener dans les rues encrassées de la Los Angeles de *Blade Runner* ou circuler à bord d'un taxi volant délabré entre les immeubles vertigineux de la mégalopole new-yorkaise où officie Korben Dallas dans *Le Cinquième Élément* de Luc Besson — à part les fans de Bruce Willis ?

Dans ce monde inquiétant, seuls les plus riches pourront s'en sortir. Les inégalités vont se creuser entre les classes sociales, et l'argent ne fera pas tout, comme on peut le voir dans le film *Time Out* d'Andrew Niccol (2011), où c'est le temps qui fait la différence entre celles et ceux dont la vie est comptée et les autres, l'élite, dont les membres sont assurés de l'immortalité. Au cœur des villes tentaculaires du futur, les tensions entre possédants et possédés seront de plus en plus fortes. C'est une véritable géographie de la peur qui va finir par s'imposer à tous les niveaux de la société, depuis les habitants des bidonvilles jusqu'aux privilégiés des beaux quartiers. Pour se défendre contre le crime ou pour contenir la menace des déviants, des *aliens* et des pauvres, on va bâtir des murs, toujours plus de murs, toujours plus hauts, toujours plus sophistiqués, comme celui qui, dès 1990, a commencé à être bâti sur la frontière entre les États-Unis et le Mexique ou comme la véritable muraille qui protège Pangbourne Village (banlieue de Londres), dans le roman de J. G. Ballard, *Sauvagerie*. C'est pourquoi la ville intelligente de l'avenir, la *smart city*, aujourd'hui présentée comme la solution à tous nos problèmes, risque fort de devenir ce qu'elle est déjà : un outil de pouvoir et de contrôle au service des classes dominantes.

Les jeux sont-ils déjà faits ? Non, heureusement. Le but de tous ces récits alarmants est de dénoncer les erreurs du présent pour tenter de sauver l'avenir, comme l'a fait Norman

Spinrad dans *Il est parmi nous*, avec le personnage de Ralf, ce voyageur temporel ironique et grinçant venu nous dire que nous devons changer complètement nos modes de vie si nous voulons laisser une petite chance à l'humanité. En fait, l'urbanophobie affichée de la science-fiction n'est peut-être qu'une ruse pour nous inciter à ne pas faire de la ville future un enfer sur Terre...

Notes :

(1). C'est bien entendu le cas de Coruscant, fondée il y a très longtemps, dans une galaxie lointaine.

(2). Pour Alexandre Hougron, même si tous les systèmes urbains ne sont pas présentés de manière complètement négative, il n'y a pas de « ville de rêve » dans le cinéma de science-fiction américain. Voir : < https://www.persee.fr/doc/rfea_0397-7870_1993_num_56_1_1493 >.

(3). Les spécialistes en littérature, en arts graphiques et en études cinématographiques considèrent depuis longtemps la science-fiction comme un objet de recherche légitime. Cependant, les géographes ne sont pas en reste comme le prouvent, par exemple, les travaux sur la ville et les mondes urbains développés en France par Henri Desbois (< <https://u-paris10.academia.edu/HenriDesbois> >) ou Pierre-Jacques Olagnier (< http://www-ohp.univ-paris1.fr/Textes/Olagnier_3.pdf >). Depuis 2012, la revue électronique *ReS Futuræ* joue dans ce domaine un rôle fondamental (< <https://journals.openedition.org/resf/> >).

(4). Dans son article « Les monades urbaines, entre utopie et dystopie de la ville verticale », Tomas Michaud souligne qu'on ne peut pas comprendre le roman de Robert Silverberg si on ne le replace dans le contexte néo-malthusien qui caractérise cette décennie (< <https://journals.openedition.org/gc/5375?lang=en> >).